GRAND COMPLOT

DES

JOURNALISTO - FEUILLISTO - CLUBICO

JACOBITIQUES,

PAR L'ANTI-CARRA-CO-GORSAS,

Patriote sous conditions constitutionnelles.

GRAND COMPLOT

DES

JOURNALISTO-FEUILLISTO-CLUBICO

JACOBITIQUES,

PAR L'ANTI-CARRA-CO-GORSAS,

Patriote ſous conditions conſtitutionnelles.

Un médecin de Paris, qui entretenoit une correſpondance avec un médecin de province, reçut un jour une lettre de ce dernier, qui contenoit ces mots : « Depuis que je ne vous ai écrit, » monſieur, je fais très-bien mes affaires, & » c'eſt ce qui a ſuſpendu notre commerce de » lettres. Il y a ici une bonne épidémie qui » m'enleve dix à douze de mes malades par » jour ; mais graces à Dieu, je n'en manque » pas. Un levain de corruption décompoſe le » ſang de tous les habitans de cette ville, & il » n'eſt pas poſſible que perſonne en ſoit exempt. » Ainſi, je ſuis condamné à traiter une grande » partie *des gros* de notre cité, ce qui me vaut » beaucoup & me conſole un peu de la peine » que j'ai. »

A ces mots, l'Hipocrate pariſien laiſſe tomber ſa canne, frappe ſur ſa cuiſſe & dit : *ce garçon-là a toujours été heureux ; il ne m'arrivera ſûrement*

jamais une pareille épave; c'est un ignorant, & tout lui réussit. Une petite peste pourroit m'enrichir en trois mois, & elle n'arriveroit pas, quand je ferois une neuvaine à sainte Genevieve pour la lui demander.

Je connois de *très-honnêtes créatures*, dans cette même ville de Paris, qui entretiennent la peste, dans les mêmes vues que notre medecin; ils invoqueroient le diable, lui promettroient la moitié de leur gain, si le diable pouvoit leur procurer une *bonne* inspiration pour doubler le mal; mais le diable est las de les exaucer, & ils sont devenus plus méchans que lui. Ces honnêtes créatures-là sont MM. Marat, Carra, Audoin, Fabre d'Eglantine, Gorsas, Martel & autres, qui se sont long-tems disputé l'honneur de nous empêcher de dormir, ou du moins de rendre notre sommeil pénible, en nous entourant de furies, en évoquant tous les farfadets contrerévolutionnaires, en travaillant à nous communiquer leurs frayeurs, en nous distribuant du poison, des torches, des poignards. Ils ont eu l'air de nous dire, & ils nous ont dit en effet: citoyens, nous sommes *la quintescence de la France* (c'est du d'Eglantine); *nous sommes les fanaux de la liberté* (c'est du Martel); *nous sommes les dogues chargés de veiller sur la patrie* (c'est du Bonneville); *que ne sommes-nous pas!*.....

Mais comme le rocher commence à s'ébranler, & que la constitution tire à sa fin, ces messieurs, ces honnêtes messieurs ont le cœur tout pantois, & ils se disent: nous allons devenir inutiles; nous étions tout, & nous ne serons plus rien; nous donnions l'éveil à toutes les craintes qui s'étoient emparées des cœurs fran-

çois ; nous les rendions idolâtres, en les forçant de sacrifier, comme nous, à la peur ; nous étions comme la mouche du coche ; & tel d'entre nous qui n'avoit écrit de sa vie que les mémoires de sa blanchisseuse, s'étant fait une réputation brillante dans les cabarets & devant nos fontaines publiques, où nos noms étoient prononcés avec enthousiasme, va rentrer dans son obscurité première. Nous avons tout consumé chez les filles qui n'avoient plus que nous pour les entretenir. Quelle sera notre destinée, si nous n'imaginons pas la découverte du fil d'une conspiration ? Ainsi raisonnoient *Martel*, *Carra*, *Audoin* & *d'Eglantine*, en sortant de l'antre *jacobitique*, lorsqu'ils rencontrerent l'illustre *Marat*, la tête haute, l'œil sanguinolant, la bouche écumeuse & le poil hérissé comme un sanglier qui vient d'être blessé. Que faites-vous, dit-il, vous vous désespérez, ames lâches, cœurs pusillanimes ? Notre cause n'est-elle pas commune ? votre cuisine n'a-t-elle pas les mêmes fondemens que la mienne ? n'avons-nous donc plus rien à déchirer pour nous repaître de son sang ? Insensés ! têtes étroites ! esprits peu identifs (j'en excepte cependant l'immortel auteur de l'article *tyrannicide*, dont la logique a produit son effet dans quelques coupe-gorge du Palais-Royal, où les joueurs désespérés d'avoir perdu leur argent, se le disputent & esperent bien en faire leur profit.) Vous vous abandonnez à la crainte de mourir de faim & de soif, & Marat est au milieu de vous ! Vous me voyez, vous m'entendez, & la sainte rage patriotique ne peut reprendre sa place dans votre cœur glacé par la frayeur ! Puissances infernales, déités du Styx,

venez à mon ſecours; bienfaiſantes furies, enlacez-moi de vos ſerpens, ſoufflez ſur moi votre venin corroſif, pénétrez-moi de vos fureurs, embrâſez-moi, conſumez-moi, plutôt que d'être le témoin d'une ſemblable lâcheté.

A ces mots la horde écrivante prend un air aſſuré, les genoux de ces meſſieurs ne tremblent plus, un frémiſſement convulſif agite ſeulement leurs levres violettes & écumantes, leurs yeux brillent d'un feu ſombre, & le civiſme, comme une faim canine, commence à exercer ſon activité ſur toutes les parties ſoumiſes à ſon pouvoir, le cœur excepté, car il n'arriva jamais juſques-là.

Alors le plus ſage d'entr'eux, l'énergumene *Carra*, leur fit la ſage obſervation que le lieu où ils ſe trouvoient n'étoit pas propice pour une conjuration, & que la prudence exigeoit qu'ils en choiſiſſent un autre, *Martel* propoſa la Taverne Françoiſe, n°. 116, parce qu'il eſt ivrogne, & *Marat* dit : Meſſieurs, on voit là toutes ſortes de perſonnes, dont un grand nombre ne ſont pas de mon goût, entr'autres un perſonnage qui eut l'inſolence de me traiter de gredin, & qui s'apprêtoit, diſoit-il, à me prouver qu'il ne ſe trompoit pas, en levant ſa canne ſur ma tête; j'évitai adroitement le coup en m'eſquivant; car ſi j'aime la guerre, je n'aime pas à y prendre part. J'opine donc pour que nous nous rendions les uns après les autres à la Grotte Flamande; j'y ai donné rendez-vous à la groſſe Julie; que chacun de vous prenne ſa chacune, & là nous pourrons tout à loiſir mêler les plaiſirs aux affaires. L'importance de nos occupations ne nous en rend pas ennemis; qu'en dites-vous?

On applaudit, & les ſix hurleurs ſe mettent en marche, regardant à droite & à gauche pour s'aſſurer ſi perſonne n'étoit diſpoſé à lever ſa canne patriotique ſur leurs épaules. Ils entrerent par différens côtés au lieu du rendez-vous, & l'effrayant *Marat* leur adreſſa la parole en ces mots :

Marat. Illuſtres ſoutiens de ma gloire, mes généreux émules, mes actifs aides-de-camp, je penſe que vous ne vous effrayerez point de ce titre que mon cœur.....

Gorſas. Eſt-ce que tu ne pourrois pas le prendre un peu moins haut, en nous parlant? Nous ne ſommes pas ce ſot public que tu endors. Le ton épique que tu as pris te donne un vernis de ridicule; tu t'es monté ſur le long & plat Feydel.

Marat. Je ne me ſuis monté ſur perſonne; je crois être un original, ou il n'y en eut jamais; & ce n'eſt pas ma faute ſi des jargonneurs tels que les Feydel ſe ſont aviſés de me traduire en ridicule. Je me permetttai de te dire que l'apoſtrophe a un tout autre avantage pour perſuader que la froide & ſymétrique diſcuſſion qu'emploie notre ami *Carra*. On ne croit pas plus à ſa profondeur qu'à ton civiſme; & au mien mais j'ai par-deſſus tous vous autres & au plus haut point, la connoiſſance de ces formes oratoires qui font plus d'effet que les longs raiſonnemens toujours inſignifians, & que ne retient jamais l'imbécille vulgaire.

Carra. Ne pourrois-tu pas être un peu plus modeſte, & un peu moins mordant?

Marat. La modeſtie eſt la vertu d'un ſot, & le talent d'épigrammatiſer fait plus pour la ré-

putation d'un homme qu'un bon ouvrage qui eût coûté trente ans de veilles. Mais vous êtes tous des écoliers, qui n'en êtes pas aux élémens de l'art de ſe faire un grand nom ; je pourrois vous citer (s'il n'étoit pas au-deſſous de moi de citer quelqu'un) cent réputations qui ne doivent leur illuſtration qu'aux moyens que j'ai ſu ſaiſir pour arriver au temple de la renommée.

Gorſas. D'après ton propre aveu, tu n'es pas auſſi original que tu le dis.

Marat. Je vois bien que vous n'avez pas ſaiſi ma penſée, puiſque vous me conteſtez la propriété du plus beau fleuron de ma couronne civique. Souffrez que je m'explique, & je vous prouverai....

Gorſas. Tu feras en cela une belle action, car prouver n'eſt pas ton fort.

Marat. Si je voulois m'en donner la peine, je prouverois tout ; mais je n'ai pas le tems de m'aſſurer de la vérité de ce que j'avance. Me prends-tu pour un abbé Sieyes ou tel autre perſonnage de cette trempe. Je fais plus que de prouver ; je tonne à la Démoſthenes ; j'ébranle les fibres les plus dures du cerveau le plus épais ; je ſuis ſûr que quand je peins l'effroi général des ariſtocrates, que j'ai communiqué ma ſainte frayeur à mes chers Démagogues, j'ai fait avorter plus d'un cent de femmes. Ce ſont de ces inſpirations dont la nature eſt avare envers tous, & qu'elle n'a prodiguées qu'à moi. Avant que je me fuſſe fait connoître du public, quelqu'un s'étoit-il aviſé de croire que la renommée eût plus de cent voix. Eh bien ! je vous ai prouvé qu'elle en avoit dix, vingt, trente, cent mille.

Mes héraults n'avoient pas de culottes à la vérité; mais ils ont pu s'en procurer, en vociférant mes feuilles. Avant moi il falloit vingt ans d'étude & plusieurs bons ouvrages pour espérer d'être cité par l'auteur du mercure ou tel autre aristocrates de cette force. Je les ai anéantis, en les rendant suspects. J'ai déchiré dans mon exaltation cette tourbe de censeurs qui n'étoient promus à leur ridicule emploi, que pour servir d'épouvantail au génie. Le despotisme a tremblé sur son trône de fer dès que j'ai eu fait entendre ma voix, ses infâmes satellites, ont été dispersés comme les feuilles de l'automne le sont par un grand vent. N'est-ce pas moi qui ai tendu mon bras d'acier pour saisir au colet tous les agens du pouvoir exécutif & leur faire rendre compte de leur conduite au tribunal que je me suis érigé ? N'est-ce pas moi qui ai dénoncé les rois, les reines, les princes, qui les ai placés sur la selette pour les interroger ? N'ai-je pas découvert ou inventé, si vous le voulez, vingt complots, tous plus atroces les uns que les autres pour entretenir la vigilance de tous les porteurs-d'eau de la fontaine des Cordeliers ? N'est-ce pas moi qui ai été sur le point d'armer tous les districts de Paris pour ma défense ? Je puis donc sans orgueil dire que j'ai recueilli plus de lauriers tout seul, que mille autres n'en pourront obtenir en vivant des siècles. Mon nom a fatigué les cent bouches de la renommée ; elle a enroué dix mille colporteurs, & la race qui naîtra d'eux, attestera par cet enrouement héréditaire que nul d'entre vous n'a fait plus de bruit que moi.

Qu'eſt-ce que l'avantage d'être lû, goûté, bien relié en maroquin & être expoſé à la moiſiſſure ou aux vers dans une bibliotheque auprès de celui d'être placé glorieuſement ſur l'éventaire des femmes de la halle, ſur la ſelette des décroteurs, ſur les ſceaux de porteur-d'eau, ſur le comptoir de la fruitiere, dans la poche de tous, d'être ſans ceſſe dénoncé par les ariſtocrates & de leur échapper comme Protée, de me rendre inviſible au point de me donner l'air d'un eſprit. Qui pourra jamais ternir mes lauriers? Je ſuis à l'abri de la foudre tant j'en ai autour de moi & ſur moi, l'envie même n'oſeroit porter ſur moi ſa dent venimeuſe.

Gorſas. Elle n'en fera rien, de peur d'être empoiſonnée.

Marat. Vieille épigramme que je te pardonne, parce qu'elle porte à faux.

D'Eglantine. Je paſſe pour l'être le plus vain de Paris après *Chenier*, mais je m'apperçois que tu nous feras perdre notre réputation.

Marat. Qu'avez-vous fait, pour vous permettre ce noble orgueil patriotique? Croyez-moi, le bon eſprit n'eſt pas de faire un bon ouvrage, mais de donner de la célébrité à un mauvais, & puis comptez-vous pour rien les ſervices que j'ai rendus, la terreur que mon nom inſpirera à tous les tyrans? Comme j'ai donné le mouvement à tout; comme j'ai communiqué à tous mon activité; comme j'ai fait paſſer de mauvaiſes nuits à ce joli la Fayette, à ce grand benêt de Bailly; comme j'ai exité la bile de Saint-Prieſt &c. &c. &c. &c., & quatre

pages d'&c. Je vous entretiendrois de ma gloire pendant un an sans me lasser, tant j'ai présentes à l'esprit les grandes choses que j'ai faites.

Gorsas, d'Eglantine, Audoin, Carrat & Martel ensemble. Nous n'avons donc rien fait, à t'entendre parler ?

Marat. Je ne dis pas cela mes amis, mes chers coopérateurs. Mais j'étois bien aise de vous dire une fois qu'il n'y a pas eu d'homme plus utile à la révolution que moi, & que j'aurois pu faire & défaire tout seule la constitution, si je me l'étois mis dans la tête.

Tous ensemble. Laissons le dire, c'est un fou d'amour propre.

Marat. Il n'y a pas d'amour propre à se rendre justice, & si on la doit aux autres, doit-on s'oublier ?

D'Eglantine. Ma réputation, il est vrai ne date pas de si loin que la tienne. Mais as-tu conçu, développé comme moi les grands principes ? Tu as vu mon article *tyrannicides*, qu'en dis-tu ?

Marat. Oh ! c'est du bon, il faut en convenir, mais......

D'Eglantine. Mais, il n'y a rien à répliquer à ceci, si tu veux être juste un moment dans ta vie, car tu n'as fait qu'imaginer ton calculateur patriote, qui place des têtes coupées devant son pupitre ; tu n'as fait que demander un plus grand nombre de ses têtes conservatrices de la liberté, tu en as demandé cent, — mille, — six mille, mais as-tu creusé le principe comme moi ? as-tu eu la noble audace de revêtir un assassinat important par ses suites dans un tems de révolution, du caractere sacré de la vertu ?

As-tu conçu le vaste projet d'entretenir une centaine de *tyrannicides*, d'échauffer leurs ames par le saint amour de la patrie, au point de les rendre insensibles à tout, même à la question, & de les reprendre sur la surface du globe pour porter l'effroi & le poignard dans le sein de tout les rois? As-tu vu avec quelle adresse j'ai esquivé l'inculpation que les tribunaux auroient pu diriger contre moi en terminant ma sanguinaire diatribe par un éloge de Louis XVI? Et la comparaison de Faustine avec la reine, qu'en dis-tu? Sont-ce là des espiégleries de page, ou les grandes conceptions du génie qui saute à pieds joints pardessus les remords pour justifier ce que dans un autre tems on eut puni sévérement? que les tems sont changés! Comme les rois sont petits devant nous! Notre vangeance est juste; car ces messieurs les rois ne s'étoient pas avisés de penser que nous valions la peine d'être pensionnés; il faut leur apprendre aujourd'hui que nous leur tenons le pied sur la gorge, que nous pouvons nous rendre redoutables.

Audoin. Paix; il y a ici des voisins, & je ne serois pas bien aise qu'on t'entendît, parce que je suis dans la garde nationale.

Martel. Raison de plus, mon ami, quand on a un bon sabre, cela donne du courage. Mais nous seroit-il permis de dire un mot? Vous vous êtes emparés de la conversation, pour vous donner des éloges devant une glace, comme si ceux qui vous écoutent n'avoient pas aussi à mettre en avant leurs couronnes civiques. Il semble que vous n'ayez jamais lu ma dénonciation du général la Fayette au club des jacobins; pourriez-vous créer

un moyen aussi adroit pour perdre un homme? si ce n'est pas-là un chef-d'œuvre de noirceur, je consens à être pendu.

Carra. Ne parle pas si haut, car si l'on te connoissoit, cela pourroit bien t'arriver, car quand les patriotes sont échauffés, il ne savent ce qu'ils font.

Martel. Oh! Je présume qu'ils te donneroient la préférence.

Carra. Elle t'es due, car tu as attaqué leur idole, tu as même été flagellé par tes méfaits par un de ses partisans.

Martel. Quoi! tu as lu cette misérable défense! Cela fait pitié, si j'en connoissois l'auteur, je lui apprendrois....

Carra. Que lui ferois-tu?

Martel. Ce que je lui ferois?.... je le ferois assommer par le peuple.

D'Eglantine. Je te conseille de ne pas employer d'autre moyen, car si tu t'avisois de te charger toi-même du message, il pourroit bien t'arriver la même chose qu'à moi.

Audoin. Que t'est-il donc arrivé?

D'Eglantine. Il m'est arrivé que pour avoir défendu la bonne cause, & avoir voulu prêcher les bons principes, il m'a traité de féroce incendiaire. — J'ai voulu répliquer dans l'espérance que je lui en imposerois, je l'ai même ménacé d'un soufflet, s'il étoit dehors, & lui, sans sortir du café, m'en a appliqué un à poing fermé le plus brutalement du monde. Si je n'avois pas eu la tête aussi dure, je crois que ce butor-là me l'auroit cassée de la maniere dont il s'y est pris.

Audoin. Et tu ne lui a pas rendu ?

D'Eglantine. Je n'avois garde, c'eſt un Auvergnat qui ne trembleroit pas devant ſix porteurs-d'eau de ſon pays. Ce qui me fit le plus de peine, ce n'eſt pas le ſoufflet, j'en ai tant reçu, mais ce mauvais plaiſant ne me tendit-il pas la main pour m'aider à me relever.

Marat. Cela eſt humiliant en effet, il faudra que je l'évite ; & j'aimerois mieux le faire aſſaſſiner que de me meſurer avec lui, c'eſt le plus ſûr.

D'Eglantine. Oh ! Si ma compagnie de tyrannicides ſe forme, il me paiera ce ſoufflet bien cher.

Marat. Meſſieurs, j'ai eu deſſein de vous aſſembler dans la vue de vous donner de la beſogne ; il ſe préſente une des plus belle occaſions d'exercer nos talens.

Tous les interlocuteurs enſemble. Voyons, voyons, voyons, voyons, voyons.

Marat. Il faut, meſſieurs & chers confreres, ſignaler notre zele dans une des plus importantes occaſions qui puiſſent être offertes à votre courage, vous le devez d'abord à l'appui généreux de meſſieurs nos ſeigneurs les jacobites, (tous ôtant leur chapeau), vous le devez par reconnoiſſance, vous le devez, par amour pour la choſe publique ; vous le devez ſur-tout à votre tendreſſe pour ce public qui daigne acheter vos feuilles, donnons lui du nouveau pour ſes étrennes, une grande dénonciation des ennemis du bien public, un grand complot découvert auprès du Palais-Royal ; appelez tous ſur les têtes des coupables les fureurs vengereſſes du

bon peuple parisien, s'il peut couper pour le premier de l'an une centaine de têtes seulement, je réponds de sa liberté.

Tous en chœur. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est....

Marat. Toi, *Audoin*, tu les traiteras de plats coquins.

Audoin. C'est déja fait.

Marat. Toi, *Gorsas*, comme tu n'as pas le tems d'imaginer, parce que ta feuille est longue, tu répéteras les injures que tu prendras dans la chronique, dite scandaleuse par les aristocrates, ou tu feras chorus avec *Carra*; notre ami *d'Eglantine* a son rôle, *Choderlos* dit ci-devant *Laclos*, fera de bonne besogne, il est à la source, & il a bon nombre d'adjudans pour opérer la déconfiture de ces royalistes. Redoublons de courage, car si nous mollissons, nous sommes perdus, peut-être même ruinés. La plaisante société qui se propose de faire respecter le roi! si ce malheur arrivoit, que feroit-on de nous qui avons contracté l'habitude de l'insulter? Point de grace, fondons tous ensemble sur eux.... avec notre plume, le bon peuple fera le reste.

Audoin. Mais si le peuple qui aime le roi, parce qu'il est impossible de ne pas l'aimer, alloit mal prendre notre grande dénonciation pour ce qu'elle vaudra, que deviendrons-nous?

En chœur. Nous nous cacherons, nous nous cacherons.

Marat. Bravo, cent fois bravo, allons toujours notre train & la providence nous aidera.

La grosse Julie arrive avec les maîtresses de ces messieurs; la conversation change de ton,

non pas qu'elles ſoyent ariſtocrates, mais parce que ces dames n'aiment pas qu'on parle *à n'en plus finir* des matieres politiques qui *leur ſcient le dos avec un confeſſional.* Le noble groupe, ſe couple, on boit du punch, *en veux-tu en voilà*, & les écrivailleurs la tête bien échauffée, rentrent à l'atelier pour obéir au club des amis de la conſtitution *non-monarchique*, la plus belle de toutes les inventions *politico démocratico anarchiques.*
